

Balance ton porc

Un texte de Nicolas Bedos et la réponse de Léa Domenach

Nicolas Bedos

Nicolas Bedos est scénariste, chroniqueur, dramaturge et metteur en scène. Il vient de publier "Journal d'un Mythomane" (Robert Laffont).

Ces questions qui me taraudent, ces inquiétudes qui me traversent, nombre d'amies à moi les expriment en privé.

L'affaire Weinstein a provoqué un élan formidable, une nécessaire prise de conscience -que seul un salaud ou un fou oserait discutait. Mais tandis que, peu à peu, une parole se libère et que des monstres paient pour leurs actes, d'autres paroles s'étouffent et une toute autre espèce de monstre semble s'être libérée. Difficile de m'exprimer dans un désert consensuel. Peur de commettre des maladresses. Peur d'offenser des femmes, proches ou inconnues, en posant de simples questions. Fatigue aussi, d'avance, de la cohorte des haineux cuirassés de mauvaise foi, des phrases sorties de leur contexte, de ce cirque numérique d'où l'on ne sort que sali, simplifié, estropié. Ces questions qui me taraudent, ces inquiétudes qui me traversent depuis maintenant plusieurs semaines, nombre d'amies à moi les expriment en privé. Sauf que c'est moi -un homme- qui m'apprête à les transcrire. Moi et cette (fausse) réputation de gars très content d'en être un, moi et mes dix casseroles de plaisanteries douteuses que la toile saucissonna pour mieux les recycler. Bref, terrain délicat. Tout à perdre, rien à gagner. Si ce n'est de se sentir libre. Libre de se tromper. Un peu. Beaucoup. Peu importe. Dans un couple, tout sauf le silence, dit-on. Or on vit tous en couple avec notre conscience.

Il se trouve qu'avant-hier, je reçois sur Facebook le message d'une journaliste que je connais un peu et qui, par ailleurs, a toute ma sympathie. Elle travaille pour le site d'un célèbre magazine et me demande, sans sourciller, si je n'aurais pas "en magasin quelques infos croustillantes concernant des agressions sexuelles commises dans le milieu du showbiz". C'est la troisième journaliste à me poser cette question. Je lui réponds que "non, des types lourds, il y en a, oui, des producteurs un peu foireux obligés -croient-ils- de faire miroiter des rôles pour draguer les nanas, oui, à la pelle, sans doute, mais des agressions, des tentatives de viols, que je sache, non, pardon, je suis vraiment navré de ne pouvoir vous rendre service!". Elle insiste, "Même pas un dérapage? Oh vous avez bien quelques noms...". Par curiosité, je lui demande ce qu'elle range dans la case "dérapage". "Je ne sais pas, m'explique-t-elle, vous avez plein de copines actrices, y en a bien une qu'un type connu aurait chauffée de façon insistante, ça va du pelotage de nichons à la grosse main au cul, des gestes déplacés, en boîte, quand vous sortez, des types qui proposent des partouzes...".

Et elle de conclure, comme s'il s'agissait d'un échange d'autocollants dans une cour de récré: "Votre nom ne sera pas cité et je vous revaudrai ça... Réfléchissez, je vous en supplie, un seul nom me suffira ».

"Un seul nom me suffira".

Je dois avouer qu'à ce moment-là, j'ai été pris d'un petit vertige, mêlant colère et inquiétude face au monde qu'elle dessinait.

"Chère X, à quoi jouez-vous exactement? S'agit-il pour vous d'un jeu? D'une chasse? Quel est le but? Libérer la parole des victimes d'agressions ou trafiquer du clic pour vos médias malades? Est-ce chipoter sur les vertus d'une parole libérée que de déplorer cette façon de tout mélanger avec une gourmandise obscène, prenant le risque de discréditer un combat salubre et d'offenser les vraies victimes? Dans le même sac d'indignité: les agressions, les tentatives de viol et les dragues de lourdingues? Confondus: les traquenards de pervers et les soirées libertines, les prédateurs et les machistes? Sommes-nous prêts à salir l'honneur de gens dont le seul tort serait d'être pathétiques? Va-t-on judiciaireiser la nullité et la connerie? Dans votre boîte à "porcs" célèbres, sautant à pieds joints sur le traumatisme des victimes, pourquoi n'iriez-vous pas jusqu'à dénoncer les infidèles notoires (l'infidélité n'est-elle pas ressentie par la personne trompée comme un profond traumatisme)? Et, partant de là, non contents de nourrir une guerre des sexes apparemment fort lucrative, que fait-on des drogués, des acteurs tyranniques et des metteurs en scènes obsessionnels, ceux-là qui vexent leurs équipes, leurs assistants, leurs proches (et –qui sait- leur conjoint)? Et les radins, chère X? C'est minable d'être radin, non? Voulez-vous que je vous dresse la liste de celles et ceux qui se font gifler pour lâcher trois euros alors qu'ils gagnent un max?

Pardonnez ma colère mais je ne supporte plus cette curée moyenâgeuse qui, sous prétexte d'un monde plus sain -plus juste, plus respectueux, plus égalitaire, bref, meilleur- nous monte les uns contre les autres et nous transforme, sinon en gibier, du moins en braconnier de son voisin ».

Après deux heures de silence, elle a fini par me répondre: "En gros, je suis d'accord avec vous. Mais c'est un cycle. C'est l'époque qui veut ça. »

"C'est l'époque qui veut ça"...

Pour les milliers de pisse-froid qui m'intenteraient ce procès, je m'empresse de rappeler que j'applaudis à quatorze mains toutes celles dont la parole libérée a permis de libérer celles de nombreuses victimes anonymes, décourageant peut-être l'assaillant qui sommeille dans la caboche pervertie de petits et grand patrons tapis dans leur bureau. Ces femmes, je les soutiens avec d'autant plus de vigueur que certaines sont des amies et que je sais les supplices qu'elles ont pu endurer. Ni l'argent ni le pouvoir ne permet d'abuser du corps de quiconque sur cette terre.

Un monde libre, c'est un monde où les femmes sauront que les hommes sauront qu'en tentant d'abuser d'elles ils seront punis. Un monde libre, c'est ce monde où les femmes devraient pouvoir refuser n'importe quelle proposition graveleuse sans que leur carrière professionnelle puisse en être affectée.

C'est un monde où ma petite sœur, mes amies, ma fiancée et toutes les autres pourront se balader dans la tenue de leur choix sans qu'un connard s'arroge le droit de leur parler, de les regarder ou de les toucher comme si elles méritaient d'être traitées comme des jouets.

Un monde libre, c'est AUSSI un monde où on aurait le droit d'exprimer publiquement ses craintes quant aux dérives liberticides que semblent autoriser les combats de société. Il n'y a pas qu'un seul discours, jamais. Ceux qui le prétendent sont des tyrans. Et ce n'est ni regretter ni freiner la libération d'une parole que d'en proférer d'autres, pas "contre" mais "en plus". Or, éternel paradoxe de toute révolution, voilà que des tribunaux publics tendent à museler l'expression du moindre doute ou de la moindre réserve. Sous prétexte qu'elle a osé s'interroger sur les vertus de l'utilisation systématique du mot "porc" (terme employé, en d'autres temps, par d'effroyables personnages), voilà Catherine Deneuve, personnalité libre et combative s'il en est, traitée de "traîtresse rétrograde", "sourde aux souffrances des femmes". Y avait-il urgence à dispenser des leçons de féminisme à celle qui, mettant jadis sa popularité en jeu, participa à de nombreuses luttes en faveur du droit des femmes à disposer de leur corps? La question qu'elle pose n'a pourtant rien d'inique: la gravité supposée d'un acte - associée à la nécessité d'une dynamique de libération de la parole- autorisent-elles le piétinement de la présomption d'innocence- un principe longtemps défendu par ceux-là-même qui se prétendent progressistes? Faut-il vraiment se réjouir que les réseaux sociaux et les sites d'actualité soient devenus le vestibule des tribunaux d'assise? On répondra à cela que les cas de dénonciations nominatives sont marginaux et que, merde, après tout, on ne fait pas d'omelette sans casser quelques œufs. Sauf que les œufs, en l'occurrence, ont (parfois) une dignité, une femme (ou un mari) et des gosses.

La dérégulation absolue des médias, dont l'éthique a depuis longtemps péri sous les crampons de la course aux clics, l'omnipotence des réseaux sociaux (dont chacun sait qu'ils n'exaltent pas précisément la part la plus sage de nous-mêmes!) ne devraient-elles pas, au contraire, nous obliger à redoubler de vigilance quant aux principes de précaution? Chaque jour, la meute réclame son lot d'accusations (quelle que soit la gravité des actes dénoncés), puis hop, les médias improvisent un procès expéditif et, dans la foulée, c'est la mise au pilori, les médailles qu'on retire, la statue qu'on déboulonne, un honneur qu'on déchiquette. "Un seul nom me suffira" m'écrit cette journaliste. Est-ce vraiment ce monde-là qu'on souhaite léguer à nos bambins? Un monde où la vertu (privée, politique, financière) serait d'abord inspirée par la peur du lynchage numérique et de la délation publique, le tout encouragé par des médias ouvertement opportunistes?

Une fois de plus, que ce soit clair: il ne s'agit pas de tremper dans la même baignoire de honte l'horrible affaire Weinstein (fruit d'une enquête journalistique de fond, corroborée par divers témoignages aussi fiables qu'accablants) et le système nauséabond qu'elle semble avoir légitimé.

Et si on relisait "La tâche" de Philip Roth –qui, en 2000, dans le contexte de l'affaire Lewinsky– décrivait par le menu les conséquences funestes d'une chasse aux sorcières, fût-elle perpétrée au nom du "progrès moral »?

Et si on matait sur Netflix le documentaire consacré à Anthony Weiner, ce candidat à la mairie de New York que la meute conspu après que des médias ont diffusé quelques sextos échangés sur Facebook avec des inconnues?

Et si on revoyait "La chasse", le grand film de Vinterberg?

Et si on s'interrogeait deux secondes sur ce qui s'est passé mardi, lorsqu'un acteur a révélé –via le site BuzzFeed (organe qui est au Times ce que Morandini.com est au Monde)- qu'en 1986, après une soirée arrosée, Kevin Spacey avait tenté d'avoir des rapports avec lui? L'acteur en question n'avait que 14 ans et Spacey 26: on est d'accord, ça pue. Bourré ou pas, ça chlingue. Peut-être va-t-on apprendre demain que Spacey a agressé des dizaines de personnes. Mais faut-il vraiment se réjouir qu'il n'ait pas fallu 10h à Netflix pour annoncer la fin de la série House of Cards et moins de 24h à l'académie des Emmy Awards pour renoncer à lui remettre une statuette d'honneur?

Un monde libre, c'est d'abord un monde où un adulte ne cherche pas à se taper un adolescent, certes (quel taré dirait le contraire?), mais c'est aussi un monde où on ne condamne pas les gens sans enquête, sans procès, sur des déclarations balancées par un type vingt ans plus tard sur internet.

Justice expéditive. Peines lourdes et immédiates. Prononcées par ceux-là même qui, avant-hier, à d'autres procès, réclamaient l'analyse rigoureuse. Plus de dialogue, plus de débat: La guerre? Se résoudre à ce qu'un homme ne soit plus que le miroir des fautes qu'il a commises à un moment de sa vie? Le siffler, comme cette foule a sifflé Polanski lundi soir à Paris? Condamner ceux qui projettent les films qu'il a tournés? Vraiment? Qu'on réclame qu'il soit jugé est une chose, mais qu'on insulte ceux qui défendent son œuvre n'en est-elle pas une autre? Quand bien même mériterait-il de subir, quarante ans plus tard, les foudres de l'indignité, n'est-on pas libre de regarder les films, d'écouter les chansons ou de lire les livres d'hommes et de femmes ayant fait preuve d'un comportement abject? Vais-je cesser de me déhancher sur une chanson de Michael Jackson ou de Jim Morrison sous peine de me voir désigné comme complice des saloperies dont ils furent accusés?

Va-t-on interdire une expo sur Jean Genet, accusé de pédophilie et de vol? Va-t-on nier le tournant littéraire que marqua "Le festin nu" de William Burroughs ou le "Voyage au bout de la nuit" de Céline, sachant que l'un tua sa femme d'une balle de revolver et que l'autre collabora à un régime génocidaire? Ne peut-on plus parler, creuser et réfléchir?

Je ne pense pas qu'habiter ce monde-là nous soit vraiment profitable. Je ne pense pas que toutes les femmes se reconnaissent dans ces méthodes. Ni qu'on se sente plus libre en se faisant ainsi la guerre. Du moins je m'interroge. Parce que j'en ai besoin. Et que j'en ai le droit.

À présent, lâchez-vous...

Léa Domenach

Auteure, réalisatrice

Après des études de philosophie et de Cinéma à la Sorbonne (Paris) et à l'Université de Columbia (New-York), Léa Domenach est entrée ans le monde de l'audiovisuel en réalisant des making-of pour Europa Corp, (L'Invité, les Filles du Botaniste). Elle a ensuite écrit et réalisé des programmes courts à destination du net puis de la télévision (Merci de me l'avoir posée, Le bureau des affaires sexistes), des documentaires et des web-documentaires en particulier sur les problématiques touchant à l'entrepreneuriat social et à la construction des stéréotypes et des inégalités Homme-femme (Le Printemps des Bonzaïs (TV5 Monde), Jean-Marc Borello : ni dieu ni maître ni actionnaire (LCP), Femmes d'ailleurs en Inde (Chérie 25), un jour mon prince viendra (France 2), l'Ecole du genre (Universciences TV) etc...)

Elle a également écrit une pièce de théâtre, La Relève, pour le festival le Paris des femmes au théâtre des Mathurins (Paris), publiée aux éditions l'Avant scène et mit en scène la pièce H. I Femmes et pouvoir de Marilena Crosato pour le festival Quatre chemins à Port au Prince (Haïti). Actuellement elle écrit pour la télévision et publiera son premier essai chez Grasset à l'automne 2018.

Cher Nicolas Bedos,

Vers l'âge de 12 ans, j'apprends qu'un de mes cousins, un adulte, avait commis des attouchements sur une de mes cousines de 8 ans. Peu de temps auparavant, il avait tenté de violer une autre de mes cousines qui en avait fait part à ses parents. Tout le monde savait.

Quand j'étais étudiante, j'apprends que mes amies à Sciences Po qui avaient DSK comme professeur, demandaient à leurs copines d'attendre devant la porte lorsqu'elles avaient à passer un oral avec lui, de peur de se retrouver dans une situation « délicate ».

J'ai raconté cette histoire devant des adultes, des journalistes, des professeurs et les réactions n'ont été que rires et blagues graveleuses. Tout le monde savait.

Il y a quelques temps, je me suis fait agresser en boîte de nuit par un type que je connaissais vaguement. Le serveur d'un café qui me draguait et dont j'ai toujours repoussé les avances. En racontant l'histoire à des gens qui le connaissent, je me suis aperçue qu'il n'en était pas à son premier fait d'armes. Tout le monde savait.

Pour tous les cas que je viens de citer, des gouttes d'eau dans un océan de plaintes étouffées, "un seul nom suffisait". Ce nom que l'on vous demande de balancer aujourd'hui, certes bêtement, est celui que l'on s'échange sous le manteau depuis des années. Celui qui a pu faire rire sous cape. Celui qui a pu devenir un mythe ("Je vais te faire une Baupin", "Je suis le DSK de France 2"). Et pourquoi on vous le demande Nicolas? Parce que jusque ici, ce type-là est resté impuni alors que tout le monde savait. Jusqu'ici c'étaient mes cousines, les étudiantes de Sciences Po, ou moi-même qui devions avoir honte de nos agressions.

Je pense d'ailleurs que tout cela vous le savez pertinemment, comme la différence entre la drague lourde et le harcèlement, je ne vais pas vous faire l'affront de vous donner un cours sur la notion de consentement. D'ailleurs, je prendrai comme un jeu rhétorique de votre part le fait que vous compariez un violeur à un homme infidèle ou à un radin. Vous-même, je pense, vous choisiriez sans hésiter l'option "mon radin de patron a refusé de m'augmenter" plutôt que "mon violeur de patron m'a sodomisé de force ».

Par contre ne me demandez pas de "comprendre votre colère". Je la trouve déplacée. Vous avez l'impression, en tant qu'homme, d'être devenu un gibier? Mais n'est-ce pas cela, entre autres, qui révolte les femmes? D'avoir le sentiment d'être traquée en permanence?

Et que cela soit clair, je n'ai pas choisi les exemples ci-dessus pour remettre en cause le fait que DSK soit un économiste brillant, que j'ai de bons souvenirs d'enfance avec mon cousin, ou que le serveur qui m'a agressée soit le roi des Frozen Margaritas. Comme je ne mets pas en cause le fait que les films de Woody Allen, Roman Polanski, Kevin Spacey ou produits par Harvey Weinstein puissent être remarquables. J'ai été fan du "Cosby show" comme de la musique de Michael Jackson ou de Noir Désir. D'ailleurs, Emile Louis était sûrement un formidable chauffeur de bus et peut-être dans un autre contexte, j'aurais pu prendre un café avec Guy Georges et trouver le mec super sympa.

La question de séparer l'homme de l'œuvre ou même "la bête", "le porc", puisqu'on l'a nommé ainsi, de l'être humain (du voisin, du copain, du père, du fils, du cousin), pose question et cela personne ne peut le nier. C'est philosophiquement et humainement un débat à avoir. Mais a-t-on pour autant besoin de le porter aux nues?

Qu'un homme qui a tué sa femme à coups de poing fasse la une des magazines? Qu'un organisme public rende hommage à un homme accusé de plusieurs viols et qui fuit la justice depuis des années? Est-ce cela pour vous un monde libre? Un monde où le talent, le pouvoir et l'argent excusent tout? Où les coupables n'ont pas honte? Où l'on dit aux victimes encore une fois de se taire car leur parole ne vaut rien contre la leur? Mais surtout, est-ce vraiment cela sur quoi porte le débat aujourd'hui?

Et si vous (re)lisiez King Kong théorie de Virginie Despentes? Ou Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir? Et si vous creusiez un peu plus les pensées de Françoise Héritier, Marguerite Duras ou Geneviève Fraisse? (pardon, vous n'avez cité QUE des hommes, je me permets de ne citer QUE des femmes). Vous comprendriez sûrement que ce qui se passe aujourd'hui n'est pas "une chasse aux sorcières au nom du progrès moral". Et que derrière ce #, ce n'est pas seulement un ras-le-bol qui s'exprime, mais la remise en cause d'un système où se construisent et se perpétuent inégalités et stéréotypes. Un système tellement ancré en nous, hommes comme femmes, qu'il nous a amené à considérer que la violence envers la moitié de l'humanité était naturelle, puisque jusqu'ici personne n'a rien fait.

Et lorsque l'on vous demande si vous connaissez des gens autour de vous qui auraient pu avoir ce genre de comportement, n'est-ce pas beaucoup plus facile de prendre la plume pour dénoncer les dérives totalitaires d'une "dénonciation arbitraire", que de se poser les vraies questions: "Ai-je moi aussi un jour été un "porc"? "Ai-je, même sans m'en apercevoir, dépassé la limite? Ai-je laissé passer des comportements inacceptables qui se sont déroulés sous mes yeux, par peur, lâcheté, ignorance? Et la réponse est oui, Nicolas, vous l'avez fait. Je l'ai fait aussi. Nous l'avons tous fait. Cette déferlante vous gêne et tant mieux, car elle vous remet et nous remet tous en question.

Et puis, n'avez-vous pas un peu l'impression que sous couvert de fustiger la pensée unique, vous en êtes en fait le parfait représentant: le mâle alpha blanc. Celui qui occupe la place dans les médias, à l'assemblée, dans les postes à responsabilité et les conseils d'administration, celui qui a, par définition, le pouvoir et la parole. Celui qui n'a pas besoin de quota, de manif ou de # pandémie pour être écouté. Parce que, si vous approuvez le fait qu'enfin les voix des femmes s'élèvent, pourquoi mettre un bémol en parlant au-dessus d'elles? Si vous souhaitez réellement que les femmes de votre entourage n'aient plus à subir et que cette parole libérée permette enfin de changer les choses, pourquoi déplacer (et accaparer) le débat?

Dans un couple "tout sauf le silence dites-vous"? Mais vous n'êtes pas en couple avec la moitié de l'humanité que je sache? Et même si je suivais votre raisonnement jusqu'au bout, si votre femme vous apprend qu'elle a été agressée par le facteur, allez-vous lui couper la parole pour lui rétorquer:

"je comprends chérie, mais il va d'abord falloir laisser faire la justice avant de prévenir les voisins et qu'il arrête de venir livrer le courrier chez nous... et puis on ne peut pas lui retirer que c'est un bon facteur, il monte les Chronoposts jusqu'au 6ème...».

Pensez-vous, Nicolas, qu'il serait possible qu'un homme, juste pendant un moment, n'ait rien à dire, juste à écouter? Rien à ajouter si ce n'est tenter de comprendre quelque chose qui le dépasse? Rien à faire, si ce n'est son examen de conscience?

Il n'y a pas à proprement parler de guerre des sexes. Mais oui, il y a bien une révolte et comme dans toute révolte qui se respecte, il y a ceux, dont vous faites partie, ainsi que "vos amis avec qui vous discutez en privé", bien accrochés à leurs acquis qui ne veulent pas voir les choses bouger. Ceux qui en critiquent le sens, les méthodes, qui tentent de diviser ("toutes les femmes ne pensent pas cela voyons..."). Ceux qui sous couvert de s'interroger, sont juste terrifiés à l'idée que le monde qui arrive "soit moins profitable". Moins profitable à qui? À eux... et à eux seulement.
